



Dès la sortie de l'école d'architecture, Feda Wardak a choisi de créer sa propre agence. Ici en forêt de Bondy, à Clichy-sous-Bois (Seine-Saint-Denis), où il réalise le montage d'une grande cabane et d'une exposition qui interrogent la « pression foncière » exercée sur la forêt. WILLIAM BEAUCARDET POUR « LE MONDE »

JEUNES ARCHITECTES DÉSILLUSIONS ET PLANS B

Tâches rébarbatives, bas salaires, horaires à rallonge... une fois sur le marché du travail, les diplômés sont souvent amèrement déçus. Certains s'inventent alors des chemins de traverse

Chaque matin, Chloé (le prénom a été modifié) se rendait à l'agence comme si elle allait « à l'usine ». Assise sur sa chaise, à l'étage inférieur d'un gros cabinet parisien, la fraîchement diplômée en architecture répliquait la même mission à l'infini. Une semaine, elle dessinait des dizaines de portes sur un plan. L'autre, elle s'occupait exclusivement de vues en coupe de bâtiments. Des « monotâches à la chaîne » confiées à un socle d'une trentaine de jeunes, bien éloignées de ses intenses et « passionnantes » études à l'École nationale supérieure d'architecture (ENSA) Paris-Val-de-Seine.

« On faisait les petites mains. Quasiment que du redessin, raconte-t-elle. C'était très frustrant, après avoir passé cinq ans à apprendre à faire de simples gratteurs de plan. » Chloé n'en retrouvera rien pendant les deux ans qui suivent sa sortie d'école, malgré les horaires à rallonge qu'on lui demande de réaliser à l'agence, week-ends compris. « Je rentrais dans le bureau et je mettais mon cerveau sur pause », se souvient-elle.

UN SENTIMENT DE DÉQUALIFICATION
Nombre de jeunes diplômés en architecture sont saisis par cette forme de désillusion lors de leur entrée sur le marché du travail. « Ils se retrouvent dans une chaîne de production avec une activité assez segmentée, bien réduite par rapport à la vision globale du projet qu'on a pu leur inculquer pendant leurs études », observe Laura Brown, sociologue des professions à l'université de Bordeaux, architecte de formation. L'aspect création, central en école, se perd, avec l'impression souvent d'être de simples gratteurs de plan. Pour beaucoup, c'est la douche froide. »

A ces déceptions se combinent des salaires souvent bas, beaucoup démarrant au smic. Selon la dernière étude Archigraphie 2020 de l'ordre des architectes (à paraître courant décembre), le salaire moyen à temps plein s'élève à 2000 euros net par mois après trois ans d'exercice. Pour un quart des jeunes architectes, il tombe à moins de 1700 euros mensuels. « Il est rassurant de voir qu'ils sont 74 % à trouver un emploi dans les six mois », pointe Elizabeth Gossart, conseillère nationale de l'ordre des architectes. Mais il est vrai que c'est une profession à risque, précaire et soumise à une certaine instabilité. » Notamment en cette période marquée par le Covid-19, où les offres d'emploi ont chuté de moitié, indique le cabinet de recrutement ArchiBat RH.

En sortie d'école, la grande majorité se dirige vers un travail salarié en agence où il est habituel de commencer par des tâches de dessinateur-projeteur, également accessibles après un BTS. « Forcément, cela engendre un vif sentiment de déqualification chez ces jeunes munis d'un diplôme de niveau master très exigeant, complète Guy Tapie, professeur de sociologie à l'École nationale supérieure d'architecture et de paysage (Ensap) de Bordeaux. Surtout que c'est un démarrage qui peut durer : on dit souvent qu'on est encore jeune architecte à 35 ou 40 ans. »

Assommée à l'idée de « gratter » des portes des années durant, Chloé a décidé de quitter son emploi il y a quelques mois, pour passer de « l'autre côté de la barrière » : l'assistance à la maîtrise d'ouvrage, responsable notamment de la rédaction de cahiers des charges des projets de construction, à destination des architectes. « Cela m'a permis de ne plus être dans l'exécution bête et méchante, de retrouver l'étude des besoins

d'un territoire qui me plaisait tellement en école », se félicite-t-elle.

Pour décrire son moral, Nicolas, diplômé depuis 2018, parle, lui, volontiers d'une « déprime douce ». Sa flamme, il l'a perdue depuis belle lurette, noyé dans un « monde de bureaucratie » auquel il ne s'attendait pas, au sein de la petite agence où il est salarié. Car même dans les plus petites structures – l'essentiel des agences en France – où l'on effectue de multiples tâches, le décalage reste grand entre la réalité du travail et l'image du métier forgée durant les études. Confrontés à une myriade d'acteurs participant à un projet, les jeunes diplômés découvrent notamment que l'architecte a un faible poids décisionnaire dans la construction de la ville.

« À l'école, l'architecture voulait dire travailler dans un studio, créer en 3D, me déplacer, explorer le terrain, se remémore Nicolas, du haut de ses 27 ans, avec beaucoup de nostalgie. Et, du jour au lendemain, je me suis retrouvé cloué à une chaise devant un ordi, à faire des tâches machinales, avec un mal de poignet à force de cliquer sur ma souris. » Comme tous les jeunes interrogés pour cet article, Nicolas le déplore : « On nous a vendu un rêve différent de la réalité professionnelle. »

LE MYTHE DE L'ARTISTE

Nombre d'éléments du métier doivent s'apprendre sur le tas. « En école, on est baignés dans le mythe de l'architecte artiste, plein de liberté. On ne parle quasiment jamais de tout ce qui est contraintes administratives, contrats, droit, techniques constructives, alors que cela prend 98% de notre temps en agence », regrette Alexis, 28 ans, qui, en sortant de l'ENSA de Versailles, a eu le sentiment « de ne rien savoir faire ». Ces dimensions sont davantage étudiées lors de l'habilitation de l'architecte à l'exercice de la maîtrise d'œuvre en son nom propre (HMONP), formation en un an nécessaire pour pouvoir monter sa structure mais non obligatoire après une ENSA.

Dirigeante de l'agence bordelaise Cityzen, Caroline Lot Menanteau constate chez les jeunes en sortie d'école cette « déconnexion » avec la réalité de la pratique. D'ailleurs elle-même a manqué de clés quand elle a commencé à créer son agence en 2009. « On ne savait rien de la gestion

d'entreprise, de la communication, de la négociation, on pataugeait », se souvient l'architecte de 37 ans. Difficile pour autant d'ajouter ces notions à un cursus en cinq ans déjà très chargé, estime une enseignante de l'ENSA Paris-Belleville : « Notre enjeu est en premier lieu d'apprendre à maîtriser la conception, qui est un art complexe, et de transmettre un esprit critique. »

« LE CODE DU TRAVAIL, ON OUBLIE ! »

Plombé par sa déception, Nicolas envisage pourtant déjà de quitter la profession. « Le métier d'architecte peut être passionnant mais, avant de devenir mobile et de mettre sa patte sur un projet, il faut passer par une case très longue, où l'on reste assis à gratter. Je ne suis pas certain d'être prêt à ça », confie-t-il. « La moitié de mes camarades de l'école se sont réorientés et, parmi ceux qui sont restés, beaucoup pensent à changer dans un futur proche », témoigne quant à elle Chloé.

En outre, dans ce secteur organisé autour de la concurrence entre agences, les conditions de travail sont souvent intenses, avec des semaines ponctuées par les « charrettes », ces nuits blanches de travail qui précèdent de gros rendus. « Il y a dans la culture professionnelle l'idée, qui a du mal à changer, qu'il faut en baver pour réussir », analyse Guy Tapie, de l'Ensap de Bordeaux, qui observe qu'en agence, le respect des conventions collectives est « l'exception plutôt que la règle », au risque de « nombreux burn-out ».

En fin d'études, Adrien (le prénom a été modifié), 28 ans, a démarré dans une très grosse agence parisienne, où il a tourné à plein régime, souvent jusqu'à 80 heures par semaine, pendant deux ans. « Droits sociaux, code du travail, on oublie ! Impossible d'avoir la moindre vie personnelle », lance-t-il. Motivé par le projet d'envergure qu'il suivait, Adrien a tenu pour l'accompagner jusqu'à son terme... avant de quitter l'entreprise, psychologiquement épuisé. « Le turnover était énorme, avec que des jeunes auxquels on mettait la pression, sans aucune reconnaissance », explique le jeune architecte qui, même s'il a considéré l'expérience formatrice, ne veut plus « avoir affaire à ce type d'agence ».

Pour Thibault Chalamet, 28 ans, c'est surtout la question du sens qui s'est imposée

**« L'ASPECT
CRÉATION,
CENTRAL
EN ÉCOLE, SE
PERD, AVEC
L'IMPRESSION
SOUVENT D'ÊTRE
DE SIMPES
GRATTEURS
DE PLANS.
POUR BEAUCOUP,
C'EST LA DOUCHE
FROIDE »**
LAURA BROWN
sociologue



lors de sa première expérience en agence. « On nous a appris à être très attentifs au contexte. On a eu des cours approfondis sur les comportements, la manière d'habiter. Et soudain, pour démarrer dans le milieu, on nous demande de nous fonder dans une sur-production de masse de moindre qualité », regrette celui qui s'était spécialisé, durant sa formation à Paris-Belleville, dans « l'architecture de reconquête », marquée par une forte considération pour les territoires délaissés et le développement durable.

Déprimé à l'idée de « rayer tout ce pour quoi il a été formé », Thibault a quitté Paris pour travailler un temps pour une association qui s'occupe de la restauration de patrimoine oublié. « Je ne faisais plus tellement d'architecture à proprement parler, mais j'avais la sensation d'être utile, cela m'a redonné confiance. » Il a ensuite trouvé l'agence Upsilon Architectes Ingénieurs, dans laquelle il se sent à sa place. « On me laisse des responsabilités. J'ai l'occasion d'imprimer ma marque sur des projets et de pousser les questions qui me tiennent à cœur. »

D'AUTRES VOIES POSSIBLES

L'impact social et politique de son travail, Feda Wardak ne se voyait pas le laisser de côté. Déçu lui aussi par ce qu'il découvrait, lors de stages, d'un métier souvent tourné vers « la prestation » et la « rentabilité », il a cherché à s'affranchir de la voie classique dès la sortie d'école. Son « issue », il l'a trouvée dans la création d'une agence d'un genre nouveau, nommée Aman Iwan, couplée avec un « laboratoire de recherche qui vient nourrir la conception de nos projets », nous explique-t-il depuis la forêt de Bondy, entre Clichy-sous-Bois et Montfermeil (Seine-Saint-Denis).

Là, pour les Ateliers Médicis, il réalise le montage d'une grande cabane et d'une exposition culturelle, qui interrogent la « pression foncière » exercée sur la forêt. « C'était important pour moi de faire une architecture qui pense les espaces politiques et ce qu'on en fait », souligne-t-il. Mais ce ne fut pas sans risque : si désormais son agence est enfin à flot, Feda, aujourd'hui âgé de 29 ans, a mis trois ans avant de pouvoir se verser un véritable salaire et s'est beaucoup endetté.

« Il est frappant de voir que de plus en plus de jeunes, peu séduits par le salariat d'agence, finissent par s'orienter vers d'autres voies : la médiation, la programmation, la recherche en architecture... », observe la sociologue Laura Brown, qui note aussi un début de « métamorphose » dans le monde des agences, qui proposent peu à peu d'autres modèles. Comme Caroline Lot Menanteau qui, décidée à « avoir une vie en dehors du bureau », marque son refus ferme de la « charrette » dans son cabinet. Un équilibre que viennent chercher de nombreux jeunes architectes dans ses bureaux. ●

ALICE RAYBAUD

TÉMOIGNAGE

« DES PROJETS AVEC ET POUR LES USAGERS »



RODOLPHE ESCHER
POUR « LE MONDE »

TIPHAÏNE BERTHOMÉ, 29 ans, architecte, conçoit des lieux et des espaces dans une perspective écologique, avec la participation des usagers.

« Cancan, c'est le nom du collectif qu'on a fondé à la sortie de l'École nationale supérieure d'architecture et du paysage de Bordeaux, en 2016, avec une vingtaine de copains, issus pour la plupart de la promo. On souhaitait défendre nos valeurs, en particulier le respect de l'environnement, sans passer par la case agence. »

A la fin de ma licence 3, j'ai eu envie de tout arrêter. J'ai eu l'impression de m'être éloignée de l'architecture telle que je l'avais fantasmée plus jeune, que j'imaginai comme quelque chose de très humain.

C'est un stage au sein d'une petite agence, puis un chantier associatif au Burkina Faso qui m'ont aidée à comprendre la manière dont je voulais pratiquer ce métier. A mon retour à l'école en master 1, je me suis impliquée dans des recherches sur les matériaux de construction et la participation des habitants dans les projets.

A la fin de mes études, je suis partie six mois en échange avec une amie dans une école d'architecture camerounaise. Sur place, on a conçu une halle polyvalente pour un village qu'on est revenues construire un an plus tard de manière participative. J'ai alors réalisé que je pouvais mener ce type de projet plus près de chez moi.

C'est ce que je fais à travers Cancan, qui rassemble des architectes mais aussi des designers, des artistes et des géographes. Un projet est mené par au moins deux membres du collectif avec et pour les usagers. Depuis le lancement, on en compte un peu plus de 100 à notre actif, de la réhabilitation de l'intérieur de bâtiments à la conception/fabrication de mobilier ou d'œuvres d'art, en passant par l'occupation de friches foncières et de zones délaissées.

On vient de terminer la réhabilitation d'un appartement, avec des matériaux biosourcés, issus pour partie du réemploi. On essaie d'en intégrer de plus en plus. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉCILE PELTIER

Des microaventures pour explorer la ville autrement

Le tourisme de proximité suscite un nouvel engouement, en particulier chez les jeunes. Une approche qui se développe dans les formations

Un matin de 2017, Thibaut Labey, tout jeune avocat parisien, prend son vélo et pédale pendant une dizaine de jours jusqu'à la frontière italienne. Mille cinq cents kilomètres plus tard, il réalise que cette traversée lui a apporté « la même dose d'aventure, de kif et de fierté » que les 20 000 kilomètres en tuk-tuk qu'il avait parcourus entre le Cambodge et la France quelques années auparavant. Convaincu que l'aventure commence au pas de sa porte, Thibaut Labey croise le chemin de Ferdinand Martinet en commentant une publication Facebook. Ce dernier, diplômé de l'École des hautes études d'ingénieur (HEI) de Lille, revient tout juste d'un voyage en Amérique latine en rêvant de « transmettre sa passion des activités de plein air et de rendre l'aventure plus accessible ». Quelques semaines plus tard, en avril 2017, le duo fonde Chilowé, une société spécialisée dans la « microaventure », pour « vivre des expériences dans la nature, courtes, pas loin, pas chères, mais toujours oufs », comme l'explique Thibaut Labey.

LE SUCCÈS DES « URBEX »

D'abord sous forme de newsletter hebdomadaire, leur projet se décline dix-huit mois plus tard en guide répertoriant des microaventures à vivre autour de Paris, puis, depuis mi-novembre, en un système ciblé de réservations accompagnées de guides locaux. La limitation des déplacements liée à la crise du Covid-19, le « retour au local » et l'injonction à rester près de chez soi ont propulsé leur entreprise : depuis le premier confinement, le nombre de leurs abonnés sur les réseaux sociaux a doublé et leur site Internet a vu son trafic tripler. Aussi, 57% des abonnés de Chilowé ont moins de 34 ans. Précurseurs d'un nouvel exotisme de proximité et d'une autre manière d'explorer la ville, les deux trentenaires assurent que le désir d'accessibilité répond à celui de simplicité et de sobriété, en phase avec les aspirations de la jeunesse. « Pas besoin de poser trois semaines de RTT ou de partir au Costa Rica pour vivre une aventure », affirme Thibaut Labey.

« LES PROJETS SUR LE TOURISME LOCAL DE MES ÉTUDIANTS DÉCOULENT DE LEUR PROPRE DÉSIR DE FAIRE DES VOYAGES PLUS RESPONSABLES »

ALAIN ESCADAFAL
responsable d'un master en aménagement touristique à l'université de Bordeaux

Tenter l'aventure près de chez soi : une nouvelle vision de la ville et du tourisme désormais enseignée dans les écoles et les masters d'urbanisme. « Les projets sur le tourisme local de mes étudiants découlent de leur propre désir de faire des voyages plus responsables », observe Alain Escadafal, responsable d'un master en aménagement touristique à l'université de Bordeaux. Face au succès des « urbex » (contraction de l'anglais *urban exploration*), ces explorations urbaines de lieux situés hors des cadres touristiques classiques (patrimoine industriel, lieux abandonnés...), le tourisme de proximité a de plus en plus voix au chapitre dans les cursus, comme à l'École d'urbanisme de Paris (EUP).

« Nous faisons travailler les étudiants sur l'urbex comme façon inédite d'investir la ville, en se penchant sur les nouveaux produits, qui vont permettre aux habitants de revisiter leur ville et ainsi attirer certains touristes », indique Marie Delaplace, professeure d'aménagement et d'urbanisme à l'EUP et spécialiste des questions liées au tourisme. C'est également le cas à Bordeaux, où le tourisme urbain s'invite dans les enseignements en stratégie du territoire de l'Institut d'aménagement, de tourisme et d'urbanisme, dans le cadre de travaux de terrain menés par les étudiants. Parmi eux, un groupe de master 1 planche ac-

tuellement sur « des logiques de tiers-lieux pour créer de nouvelles offres touristiques », précise leur professeur, Alain Escadafal.

Ce besoin de simplicité s'est intensifié avec la crise du Covid. « L'attitude touristique des gens est en train de changer », constate Vianney Delourme, cofondateur d'Enlarge Your Paris, un média dont la ligne éditoriale est l'appropriation de la périphérie urbaine de Paris dans une démarche « esthétique et pédagogique », avec de nouvelles idées de balades à faire près de chez soi. Depuis quatre ans, avec son acolyte, ex-journaliste, Renaud Charles, ce diplômé de Sciences Po a emmené marcher des milliers de personnes, notamment en 2019, lors d'une « transhumance urbaine ». Au mois de mai, le nombre de visiteurs mensuels sur le site d'Enlarge Your Paris a dépassé les 300 000. « En réaction au confinement, bon nombre de Franciliens ont décidé de découvrir leur environnement de proximité, non pas de manière subie, mais volontaire », explique Vianney Delourme. En novembre, « la limitation des déplacements à un rayon de un kilomètre nous a obligés à repenser l'aventure à une échelle lilliputienne », indique son rédacteur en chef auvergnat, Renaud Charles.

UN « HERBIER BITUME »

Grâce aux conseils d'une agrobiorboriste, les curieux sont invités à recenser les plantes sauvages qui poussent autour de chez eux pour créer leur premier « herbière bitume ». En 2018 déjà, ils avaient développé une signalétique grand-parisienne pour mettre en valeur les points d'intérêt en banlieue. Aujourd'hui, ils plaident pour l'installation d'une carte des forêts franciliennes accessibles en train sur les grilles des parcs et jardins de Paris et de la petite couronne. Toutefois, en prenant leur revanche sur le surtourisme, les microaventures pourraient souffrir à terme des mêmes dérives. Lors du déconfinement au mois de mai, l'afflux en forêt de Fontainebleau était tel qu'il y a eu des embouteillages de randonneurs. ●

ROMANE BONNEMÉ

TÉMOIGNAGE

« CONSTRUIRE LA VILLE INCLUSIVE »



JULIEN L.

ALICIA LUGAN, 27 ans, urbaniste, travaille sur la question du genre dans les espaces publics.

« Je travaille sur la question du genre dans l'espace urbain, qui a connu un vrai développement récemment. J'ai été sensibilisée à ce thème par mes lectures et mes stages. Dans le cadre d'un projet mené par l'association Les Urbain.es à Gennevilliers (Hauts-de-Seine), on m'a demandé de produire une coupe de la ville pour mettre en relation le paysage et les usages qu'en ont les femmes. A partir

des données récoltées sur site par l'association et de notre analyse, nous avons pu formuler des préconisations. Par exemple, pour allonger le temps qu'elles passent dehors, installer des bancs devant l'école et fermer la rue aux voitures pour leur permettre de discuter pendant que leurs enfants jouent en sécurité. »

Après mon master « alternatives urbaines, démarches expérimentales et espaces publics » à l'École d'urbanisme de Paris (EUP), j'ai été embauchée à City Linked, une agence de conseil en stratégie urbaine qui aimerait porter la question du genre auprès des aménageurs. Comme ils interviennent très en amont sur les projets, ils pourraient l'intégrer dès l'élaboration du cahier des charges pour la conception d'un quartier.

Mais cela reste un sujet sensible et, pour toucher un maxi-

mum d'acteurs, il faut trouver le bon positionnement. L'agence élargit son approche à l'ensemble des publics souvent oubliés : les femmes, mais aussi les seniors, les personnes en situation de handicap, les enfants, les précaires.

On va conduire une enquête dans une commune et émettre des propositions. C'est expérimental, mais très stimulant. C'est un bon moyen de renouer avec la participation des habitants, qui me passionne.

Par la suite, j'ai envie de passer au stade opérationnel et de transcrire tout ce qu'on aura appris dans la conception de projets urbains. Pour cela, il faut convaincre : collectivités, aménageurs, promoteurs. Ce n'est pas gagné, mais c'est un beau challenge. Pour construire la ville inclusive, on aura besoin de tout le monde. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉ. PE.